

« My Name is Salt » film documentaire de Farida Pacha.

samedi 8 février 2014 - 13:55 par Christine COURTY.

Farida Pacha, réalisatrice du film documentaire « My name is Salt » nous offre de voir, sous un autre angle, une autre réalité de l'Inde et du travail artisanal, que ce continent porte.

Née en 1972 à Mumbai en Inde, elle y étudie la sociologie et l'anthropologie. Elle ré-interroge ici, « Le mythe de SISYPHE » sur ce qui pousse ces hommes et ces femmes à retourner dans ce désert, année après année, pour extraire le sel le plus blanc du monde. Quel sens ce travail a-t-il pour eux tant les conditions de celui-ci semblent inutiles et sans espoir d'un avenir meilleur ?

C'est dans le cadre du Festival International du Film d'Environnement (FIFE) qui s'est tenue en février dernier, au Cinéma des Cinéastes à Paris, que nous faisons sa rencontre.

Année après année, 40 000 familles se déplacent, dans la région du Gujarat vers un désert de 5000 Km, dans lequel elles vont extraire le sel, durant huit mois de l'année. Farida Pacha va partager, pendant cinq ans, le quotidien de l'une d'entre-elle.



Le documentaire est construit sans un mot ni commentaire, pas de musique, pas de « surplus », seule la mise en scène et les prises de vues, témoignent de cet a priori, de ce choix qui semble témoigner de l'expression d'une exigence pour produire une transformation intérieure qui en appelle au respect pour le travail de ces femmes, de ces hommes, de ces enfants.

Il n'y a pas de fin. Le désert se transforme en mer le temps de la mousson, pour redevenir désert, silencieux. Le cycle se perpétue. La seule abondance qui s'y trouve, c'est le sel.

Les suggestions restent en suspens, ce qui ouvre des « possibles » de réinterprétation.

Premier plan : le désert, le soleil, cette terre craquelée, le ciel, un bateau posé dessus la terre, placé là, à notre vue, transformant ces objets en quelques choses d'essentiels pour dépasser le cadre qui est posé et introduire l'infinité de l'espace, un espace qui semble vide, coupé du reste du monde.

Peu à peu le bruit et le mouvement s'introduisent, le camion de la famille arrive. Elle s'installe, redéploie son environnement comme une carte animée que l'on ouvre et dans lequel prend forme un habitat. Un apprentissage du temps long commence. La patience de savoir-faire acquit et transmis de génération en génération.



La réalisatrice nous montre, le corps et les gestes, tous les efforts nécessaires (comme autant de contraintes), de la répétition de ce travail maintes fois recommencé et en même temps nouveau, pour atteindre ce qui comme le rocher de Sisyphe qu'il faut hisser au sommet : la création du sel le plus blanc du monde.

Les corps, en tension, burinés, les muscles tétanisés par moment, la *pénibilité* du travail : chaleur, charges à porter, répétition des gestes mais aussi ceux du soins comme dans le massage que l'on se donne ou reçoit. Les pieds, les mains, se découvrent comme autant d'objets transitionnels, forme de danse, quand il s'agit de *piétiner* le sel. Seul, épaule contre épaule, les mains posées sur l'épaule de l'autre pour maintenir le rythme, la cadence, la régularité, éviter la chute, « *dans un long effort mesuré par l'espace sans ciel et le temps sans profondeur* » pour que le sel ne reste pas mouillé au risque de la perte de la production. Le père, guide les autres membres de la famille, recommande les gestes adaptés, conseille et oriente pour que les outils soient utilisés correctement, avec précisions. C'est sa préoccupation majeure, conscient des gestes juste et de son rôle pour que l'œuvre commune puisse advenir.

Cette force que le groupe porte, donne au message de la réalisatrice, toute son efficacité.

Nous découvrons également comment la vie sociale s'organise dans cet espace : du camion citerne qui livre l'eau en passant par le vendeur de poisson occasionnel, l'école pour les enfants, les fêtes, les contacts avec les propriétaires ou les manufactures, les modes de communication avec les autres habitants.

Si *les mythes sont faits pour que l'imagination les anime*, Farida Pacha a réussi à convoquer tour à tour, l'orientation (la destinée) de ce peuple de labeur et interroge le sens de la modernité à anticiper. Comment ces « mineurs du désert » peuvent-ils résister aux nouveaux modes de production dont le continent émergent va avoir besoin ? Témoignage, déjà, d'un passé qui inscrit ce savoir-faire comme patrimoine ? Où bien comment donner la place aux « sans voix » à travers la captation des signes d'une gestuelle, dans une œuvre documentaire pour laisser une *trace* ?

Mais là, notre interprétation nous éloigne de ce contact, cette sensation première que nous avons perçu et évalué comme beau, sans émotions qui feraient écran. Cela ne dit rien de ce qu'en pense ce peuple qui détient un savoir : la production de 80% de la production de sel de ce continent. (Le charbon ou l'or blanc ?).

Le mythe de Sisyphe nous enseigne, comme une espérance, qu'il y a encore des possibles à imaginer, que le destin des humains doit être réglés dans une démocratie à construire ou à repenser par eux, cela leur appartient. Mais l'on voit bien, tous les jours, combien cela est difficile. Que la transition est complexe. Pour l'humain il semble que ce soit l'autre face d'un travail contraignant. D'une autre souffrance que seule la conscience peut traduire.



***« Chacun des grains de cette pierre, chaque éclat minéral de cette montagne
pleine de nuit,
à lui seul, forme un monde ».***

Pour continuer avec la réalisatrice: www.mynomeissalt.com